La formation humaniste et la nation : Vortrag

Autor(en): **Munnynck, P. de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Schule**

Band (Jahr): **27 (1940)**

Heft 1: **Erziehung und Schule in der Kriegszeit II**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-525339

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

punktionen diktiert und auf den Grossbuchstaben, d. h. auf die spezifischen stiltechnischen Eigenarten aufmerksam macht.

Die Schüler lesen den Satz mit der Interpunktion, sagen ihn auswendig her, suchen ähnliche Beispiele, diktieren sie ihren Kameraden, schreiben auch der Ueberprüfung halber unter dem Diktat des Lehrers. Lesebuchtexte des betreffenden Falles werden inbezug auf Satzzeichen nachgeprüft. Nach diesen mannigfaltigen Uebungsarten muss sich der Satz: Doppelpunkt, Anführungszeichen geöffnet, grosser Buchstabe, Punkt, Anführungszeichen geschlossen in den Köpfen festnageln.

2. Fall. Die direkte Rede steht vor.

„Schöpf den Eimer voll Wasser," ruft Theresli.

„Das Pferd ist keine hundert Franken wert," erboste sich der Händler.

„Kauft gute, frische Butter," so rief die Bäuerin der Stadtdame zu.

Wiederum sind die Einprägungsstufen die gleichen. Ablesen der Sätze mit der Interpunktion von der Tafel, Einprägen, Nachprüfen an Lesetexten, Anwendung auf ähnliche Fälle, kontrolliertes Schreiben.

3. Der dritte und letzte Fall ist sonder Zweifel der schwierigste.

„Gib mir den Sand," sagte Agatha, „und lass mich Kuchen backen."

„Nein," rief der Vater entrüstet, „für tausend Franken geht das Prachtpferd nicht aus dem Stall."

„Warum sind Sie nicht eher gekommen?" fragte die Stadtdame. „Nun habe ich schon meine Butter gekauft."

Wir üben wie in den beiden ersten Fällen. Diese Arten der Einprägung wenden sich gleichermassen an Auge, Ohr und Hand; sie wird dem sinnlichen und geistigen Schauen, dem Verstand und dem Gedächtnis gleichermassen gerecht und muss zu einem greifbaren Resultat führen.

Ziehen wir die gewonnenen Regeln zum Vergleich heran, so ergeben sich etwa folgende Feststellungen:

Steht die indirekte Rede vor, so beginnt die direkte Rede mit einem Grossbuchstaben. Steht die direkte vor, so beginnt die indirekte mit einem kleinen Buchstaben.

Bei weiteren Vergleichen fällt uns dann vielleicht noch auf, dass stets das Satzzeichen (Punkt, Komma, Frage- und Ausrufezeichen) vor steht, die Anführungszeichen werden erst nach dem Satzzeichen geschlossen.

Merken wir uns noch, dass zwischen Rede und Gegenrede ein Strich steht, um den Wechsel der redenden Personen anzudeuten, so werden wir inbezug auf Anführungszeichen sattelfest sein.

Eine unerbittliche Kontrolle und ständig fortgesetzte Uebung nur können die erzielten Resultate derart im Handgelenk befestigen, dass sie geradezu in mechanischem Ablauf im Unterricht zutage treten.

Justine Sprunck.

Mittelschule

La formation humaniste et la nation*

Pour comprendre l'importance de la formation humaniste pour la nation, pour sa vie normale et son progrès, il importe de préciser les notions que nous devons manipuler.

La formation, — ce que les Allemands appellent « Bildung », — n'est pas la possesion, dans les réserves de la mémoire,

* Referat, gehalten am Ferienkurs für Mittelschullehrer in Freiburg, 1939.

d'une collection de connaissances, nettement cataloguées et évocables à souhait, qui nous permettent d'émailler nos conversations de citations grecques et latines, qui nous donnent le prestige d'érudits auprès des imbéciles et le renom peu enviable d'ennuyeux pédants chez les gens intelligents. — La formation ne se réalise assurément que par l'acquisition de beaucoup de connaissances, par l'exercice judicieux de la mémoire, de l'esprit et du cœur. Mais la « formation » nous « forme » ; elle donne à notre nature une disposition permanente, qui détermine la direction générale de la vie. — Un peintre ne possède pleinement sa technique que quand il n'y pense plus, quand il s'en sert par « connaturalité », comme disaient les anciens philosophes. Alors il a acquis sa « formation » de peintre. — Nous avons laborieusement appris la grammaire de notre langue maternelle ; mais nous ne parlons et n'écrivons convenablement que lorsque nous semblons l'avoir oubliée. Quelques bizarreries irrationnelles, comme le redoublement aussi absurde que traditionnel de certaines consonnes, doivent être retenues parce que le bon sens menace de les éliminer. Mais à tout le reste on ne pense plus. Tout le reste est devenu spontané, automatique. On ne s'en préoccupe pas davantage que du mouvement coordonné de nos muscles lorsque nous roulons sur une bicyclette. Une disposition permanente a été acquise: nous avons été « formés » à la grammaire de notre langue maternelle.

Notre âme et ses manifestations intellectuelles et volontaires sont plastiques. La nature est en possession d'énergies foncières, extrêment précieuses, mais qui n'arrivent à leur fin qu'au prix d'une « formation », d'une disposition acquise qui nous assure un jugement droit, un goût délicat, une volonté ferme. Les connaissances particulières, les émotions esthétiques successives, les actions volontaires transitoires, sont des moyens pour acquérir la formation. Elles restent toujours sa manifestation externe et son fruit. Mais la formation elle-même est une disposition acquise, stable, qui agit avec la spontanéité de la nature, et qui, dans la ligne de la nature, détermine la direction générale et la fécondité de nos énergies naturelles.

Et il s'agit ici de « formation humaniste » ! Les exemples que je signalais tout à l'heure montrent qu'il peut y avoir les « formations » spéciales les plus diverses. On peut être formé, ou l'on peut se former, en vue d'activités très différentes. La formation du musicien n'est pas celle de l'ingénieur ou du médecin. Et c'est aussi légitime qu'inévitable; car nous devons nous spécialiser pour rendre notre vie féconde et lui aussurer quelque prix aux yeux du monde et de Dieu. Dans la « formation humaniste », il n'y a aucune spécialisation. Elle envisage par définition la formation de l'homme, de l'homme tout entier. Son but est de constituer des hommes préparés à toutes les activités humaines, capables de se lancer ultérieurement dans n'importe quel travail spécial et d'y apporter toutes les ressources de la pleine humanité. Dans un sens différent de celui que Térence voulait donner à ces paroles, à l'humaniste rien d'humain n'est étranger. Son humanisme n'affirme pas l'universelle fraternité des hommes, mais sa formation humaniste lui permet de tout comprendre et de tout diriger vers l'épanouissement de sa pleine humanité personnelle.

*

C'est là le concept général de la formation humaniste. On lui donne parfois un sens plus restreint. On s'assure la formation humaniste par les études greco-latines. Ne confondons pas le moyen, — fût-il le moyen par excellence — avec le but poursuivi. Il ne s'agit évidemment pas de faire des hélléniste ou des latinistes. Il s'agit de faire des hommes. Au moment où l'on a commencé à parler d'humanisme, ses plus illustres représentants se vouaient presque ex-

clusivement à l'étude des langues et des littératures grecque et latine, parce qu'ils estimaient qu'elles étaient de nature à nous délivrer de ce qu'on appelait l'étroitesse monacale et scolastique, et à permettre le plein épanouissement de notre riche personnalité. Là aussi, il y a peut-être quelque étroitesse, mais ils n'avaient pas complètement tort. Le latin, langue de grammairiens et de rhéteurs, est peut-être la langue le plus rationnellement construite ; et l'on devient raisonnable quand on exerce la raison. Le grec classique nous habitue à mille nuances délicates qui assouplissent les raideurs de la raison pure et des constructions utilitaires des hommes d'action. — Les littératures grecques et latines appartiennent à une époque de haute culture, mais exempte encore des innombrables spécialisations qui cantonnent chaque personne humaine dans une fraction minime de la culture actuelle. — N'oublions pas d'ailleurs que toute notre culture plonge ses racines dans les idées et les émotions de l'antiquité grecque et romaine. Il suffit pour s'en convaincre de constater l'usage que même les théologiens chrétiens, au douzième et au treizième siècle, faisaient des poètes et des moralistes anciens. Il suffit de faire quelques observations sur notre langage, nos institutions politiques, et notamment notre droit, pour savoir que jamais on ne comprendra et l'on ne vivra notre culture, si nous ne la rattachons pas à celle d'Homère, de Socrate, de Platon, d'Aristote, à celle de Caton, de Cicéron, de César, d'Horace, de Virgile et des autres écrivains, dont les études greco-latines nous livrent le sens et nous donnent l'esprit.

Voyons d'ailleurs les faits. Quelques années de travail spécial et obligatoire suffisent à certaines gens pour se rendre incapables de lire le grec et même de latin. C'est fâcheux peut-être ; ils se privent de très précieux éléments de culture et de très délicates jouissances. Mais comme on l'a dit judicieusement, il est moins important pour un chimiste de cinquante ans de savoir le grec que de l'avoir oublié. Il en a reçu la valeur « formative ». — En ces derniers temps le prestige des études greco-latines a baissé parce qu'on est davantage obsédé par des préoccupations utilitaires. Il y a quelques années, une campagne a été déclenchée pour la défense des études « classiques » ou « humanistes ». Elle était menée par intérêt professionnel, par les médecins et . . . les ingénieurs. — Un jour, j'ai assisté à une discussion sur ce thème au sein d'une société savante. Un géologue fameux nous a tenu à peu près ce discours: « Je ne comprends rien à ces questions pédagogiques. Mais chaque année m'amène une centaine d'étudiants nouveaux. Si parmi eux, je découvre l'un ou l'autre qui a conservé son bon sens et la manière de s'en servir, je sais d'avance qu'il a fait des études greco-latines. »

L'expérience aussi bien que l'analyse rationnelle peut nous convaincre que les études greco-latines sont un excellent moyen pour donner ou obtenir la formation humaniste. On a voulu les répudier, au moins en grande partie, parce qu'elles sont païennes et ternissent nos convictions chrétiennes. Les hommes de mon âge se souviennent de la campagne passionée de Mgr Gaume qui, dans son fameux livre : « Le Ver rongeur », attribuait à peu prés toutes nos faiblesses morales à l'usage scolaire des auteurs païens. Qu'on ne s'attache pas, dans des leçons faites pour des jeunes gens de quinze ou seize ans, à certaines odes d'Horace ou au Lysistrate d'Aristophane, c'est du simple bon sens. Que le professeur signale les lacunes et les défaillances des conceptions païennes et s'efforce de tout intégrer dans une saine philosophie de la vie, voilà certes un acte de prudence que seul un idiot ou un malfaiteur pourrait négliger. On ne confondra pas même le « de Officiis » de Cicéron ou les lettres morales de Sénèque avec la loi de l'Evangile. — Mais toutes ces

réserves étant faites, rien dans les études greco-latines ne s'oppose à une formation chrétienne profonde et définitive. C'est d'ailleurs une singulière méprise de croire que la connaissance et la très sérieuse étude des lettres anciennes datent de ce que l'on appelle la « Renaissance ». Au 13è siècle Guillaume de Mœrbeke donne une traduction d'Aristote qui, au jugement des experts, conserve une valeur très sérieuse. Qu'on lise la très instructive correspondance d'Héloïse et d'Abélard ; on se persuadera qu'au 11ème et au 12ème siècle, où la foi chrétienne était si peu contestée en Europe occidentale, qu'on n'arrivait pas à la distinguer nettement de la philosophie, les lettres anciennes étaient épluchées de toute manière, et qu'on n'hésitait pas à chercher des règles morales chez d'honnêtes païens.

*

Je reste persuadé que les études greco-latines sont la meilleure voie vers la formation humaniste. Mais encore une fois ne confondons pas le moyen avec la fin. Il s'agit de faire des hommes qui soient pleinement des hommes, qui par une culture méthodique et intensive ont donné une vigueur merveilleuse à tous les aspects de la nature humaine. L'humaniste comme tel n'est pas producteur; et sa culture paraît complètement désintéressée. En réalité sa formation est plus précieuse que n'importe quelle formation particulière, parce qu'elle le rend capable d'embrasser tout l'univers et toute la vie dans sa complète humanité.

Et nous nous demandons quelle importance l'humaniste peut avoir dans la nation. Vous vous occupez en ce moment de la défense et de l'épanouissement de l'esprit national — que je n'appellerai pas « nationaliste » pour éviter des équivoques fâcheuses. Une nation a son caractère propre, sa physionomie particulière qui la distingue nettement des autres nations, même les plus voisines. La nation n'est pas largement humaine. On ne la conserve qu'en donnant à la jeunesse une formation en harmonie avec l'esprit national. Et voilà que l'humaniste l'y introduit, — l'humaniste qui par sa formation prétend s'élever au-dessus des particularités humaines, au-dessus des distinctions nationales. Ne sera-t-il pas l'internationaliste par définition ? Ne deviendra-t-il pas indifférent à tous les efforts qui doivent conserver l'esprit national ? Et par le prestige que lui donne sa formation supérieure, ne peut-il pas être un principe de dissolution pour le peuple qui doit nécessairement subir son influence ?

Pour montrer que ces craintes sont illusoires, il suffit de constater que l'humaniste est un homme comme les autres, davantage que les autres, car toute sa formation tend à lui donner la pleine humanité. — Chaque homme est une personne. Par le sommet de son être, il est un tout, un « sujet de droit » en face de la société, en face de tout l'univers ; et l'humaniste a peut-être une conscience plus vive de sa personnalité, en raison de sa formation humaniste. Mais la nature humaine, chez lui comme che tous les hommes, est façonnée de toute manière par les innombrables impressions qui nous assaillent dès notre naissance, et nous modifient aussi longtemps que nous conservons quelque plasticité.

Notre entourage physique, notre demeure, notre village ou notre ville entrent sans cesse par tous nos sens dans l'intimité de notre âme, y forment la base de toutes nos perceptions ultérieures, et déterminent, dans une large mesure, notre goût et nos jugements esthétiques. — Chaque attitude, chaque parole, chaque exemple de vertu, chaque bizarrerie et chaque travers des parents les mieux intentionnés, des maîtres d'écoles les plus prudents et les plus consciencieux, contribuent à embellir ou à déformer la personnalité foncière de chaque enfant et de chaque élève. Ils peuvent influencer leurs sentiments et leurs actions jusqu'à la mort. — Dans notre langue mater-

nelle et la littérature nationale se cristallisent les pensées, les tendances, la fierté et l'espoir de notre peuple, dont nous nous sentons les gardiens et les véhicules transitoires. — Malgré toutes les différences personnelles, tous ceux qui subissent les mêmes influences acquerront une physionomie spirituelle commune. C'est ainsi que s'élabore la nation, qui se sentira distincte de toutes les autres collectivités humaines, qui prend conscience de son unité, et aspirera à cette espèce de personnalité qui constitue l'Etat.

Si l'humaniste possède une nature normale et complète, il subira les mêmes influences. Comme tous ses concitoyens, le milieu physique, l'éducation, la langue, les habitudes, le droit, la littérature de son pays le modifieront. Tout cela deviendra lui-même. Et naturellement il aimera sa nation, car l'amour spontané jaillit toujours de l'amour de nous-mêmes et de ce qui est en harmonie avec les traits fonciers de notre personne. S'il est un homme normal, il aimera sa nation plus que toute autre ; et parce qu'il est pleinement homme par son humanisme, parce que sa connaissance de la nature humaine lui fait comprendre que l'amour de sa nation et de sa patrie est un sentiment naturel de l'homme complet, l'humaniste s'attachera à sa nation d'un amour plus ardent.

Il y a davantage. L'humaniste, mieux que tout autre, saura que le patriotisme, la défense de la patrie et des souvenirs nationaux, le dévouement pour la nation, et l'association active à ses efforts et ses espérances, n'est pas seulement un sentiment naturel. Il lui donnera la solennelle grandeur du devoir moral. S'il m'était permis de mer lancer dans la spéculation métaphysique, je vous rappellerais que la perfection de l'effet consiste dans un retour à sa cause. Dieu est notre cause première ; nous devons retourner à lui par la piété religieuse. Nos parents sont notre cause ; nous devons retourner à eux par la piété filiale. Or, comme je le rappelais tout à l'heure, notre nation, notre patrie sont dans une très large mesure la cause de notre physionomie spirituelle. Nous leur devons des idées, des souvenirs, des tendances, des amours et des joies, qui forment le fond permanent sur lequel viennent broder toutes les vicissitudes de la vie. Le retour volontaire à notre peuple par la « piété nationale » est donc un devoir analogue à la piété religieuse et à la piété filiale.

Mais écartons ces considérations abstraites. L'humaniste n'en a pas besoin pour savoir que l'amour de la nation, l'association active à ses efforts est un devoir moral. Il acquiert une vue intellectuelle de la vie intégrale. Il sait que notre existence terrestre a un sens, et qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue, si elle n'est pas une assimilation progressive à l'Etre infini de Dieu. — Dieu est notre cause première ; chacun d'entre nous est le résultat de la pensée et de l'amour de Dieu. Or Dieu ne peut agir que pour Lui-même. Si donc dans l'excès de sa miséricorde Il nous a donné l'existence nous ne vivons, nous ne pouvons agir, en dernière analyse, que pour Dieu. Nous n'existons que pour accomplir la volonté de Dieu. Or Dieu se veut lui-même. Il veut son propre Etre même dans ces vestiges de sa puissance et de son amour que sont les créatures. Il veut donc que nous agissions pour assimiler davantage et nous-mêmes, et la portion de l'univers qui tombe sous notre emprise, à son infinie perfection. — Il veut, parce qu'il est un, que dans le monde s'établisse progressivement cette unité du multiple qui est l'ordre et la paix. — Il veut, parce qu'Il est esprit, que par notre action l'idée domine la matière en la spiritualisant. — Il veut, parce qu'Il est le Vrai et le Bien, que les intelligences s'assimilent à sa pensée par la conquête de la vérité, et que les volontés s'assimilent à sa Bonté en ne voulant que ce qu'Il veut, en répudiant ce qu'Il répudie. « Idem velle, idem nolle, haec tandem firma amicitia est. » Il veut que nous

soyons ses collaborateurs au point de devenir ses amis. — C'est là la tâche de l'homme sur la terre ; et personne ne le sait mieux que l'humaniste parce que par sa formation il a pris conscience de la pleine humanité.

Mais il sait aussi que c'est là une tâche énorme qui ne peut être accomplie que par l'humanité tout entière au cours de tous les siècles que la Providence accorde au genre humain. Pour agir efficacement nous devons nous spécialiser, car « non omnia possumus omnes ». A quelle portion de la grande Culture humaine devons-nous nous attacher pour accomplir la volonté de Dieu ? Evidemment puisqu'il s'agit de produire le Bien, à celle où nous pouvons produire notre « maximum de Bien ». Ce maximum dépend et de notre propre capacité et des circonstances dans lesquelles la Providence nous a placés. C'est là l'appel de Dieu, c'est là notre « vocation ».

Or l'humaniste sait mieux que tout autre que sa capacité productive est déterminée, non seulement par l'ampleur et la puissance de ses facultés foncières, mais encore par toutes ses acquisitions antérieures, par toutes les influences qui ont concouru à lui donner sa physionomie personnelle. Tous les traits spirituels qu'Il tient de sa nation sont donc un des facteurs déterminants de sa « vocation », de l'appel de Dieu, de son devoir moral. Il doit agir suivant les tendances de la nation, à laquelle il appartient de par la volonté de Dieu, pour que son activité soit pleinement féconde, pour qu'il puisse produire son maximum de bien. — D'ailleurs Dieu ne lui assigne-t-Il pas cette minime partie de l'univers, qui est sa nation, comme le champ normal de son activité ? N'insistons pas. Il est de toute évidence que l'humaniste ne sera en rien un obstacle au déploiement de l'esprit national. Comme tout homme normal, mieux peut-être que tous les autres, il saura que le sentiment national est un caractère de l'homme complet. Et sa formation humaniste lui permettra de voir le dévouement pour sa nation dans la coopération à la tâche national, un devoir moral. (A suivre.)

Fribourg. *P. de Munnynck,*
Prof. à l'Université.

Umschau

Unsere Toten

Alt Rektor Karl Bütler, Zug.

Mit Herrn alt Rektor Bütler (geb. 1856) ist ein echter Schulmann und ein treues Mitglied des Schweiz. katholischen Lehrervereins von uns geschieden. Nach einem gründlichen Studium wirkte er zuerst als Seminarlehrer in Rikkenbach, dann als Mathematiklehrer an der katholischen Realschule in St. Gallen und von 1886 bis 1927 in gleicher Betätigung an der Kantonsschule in Zug (von 1905—1927 als Rektor). Die Mathematik — besonders die Algebra — war sein Lebenselement. Sein Unterricht war rasch vorwärtsschreitend. Diejenigen Schüler, welche eine gute Begabung für Mathematik in die Schule brachten, hatten ihre helle Freude am Verstorbenen; die andern aber waren auf ihn nicht immer gut zu sprechen. Er hielt sehr viel auf einer guten Methode. Als s. Zt. die Zöglinge des Lehrerseminars St. Michael die ersten zwei Jahre die Kantonsschule besuchen mussten, war es Herrn Bütler sehr daran gelegen, diese zu tüchtigen Rechnungslehrern heranzubilden und rief bei jeder sich bietenden Gelegenheit uns angehenden Lehrern zu: „Ich sage es den Seminaristen extra . . .". Zur grossen Freude des Verewigten kam es oft vor, dass an der Aufnahmeprüfung des Polytechnikums die Zuger Kantonsschüler in der Mathematik an